

MONNERAY Galaad

Université de Nantes – L2 Philosophie – Philosophie morale et politique

Henry SIDGWICK (1838-1900)

Le système moral face à ses contradictions

Sous la direction de Patrick LANG

## **INTRODUCTION**

*Un homme engagé, un moraliste*

### **I – UNE PENSÉE MÉTHODIQUE : CONSTAT, CRITIQUE, RÉOLUTIONS**

- 1. Une ou des morales ?*
- 2. Critique de l'utilitarisme classique*
- 3. Vers un syncrétisme des éthiques ?*

### **II – L'ÉTHIQUE DANS L'IMPASSE ?**

- 1. L'impossible réconciliation des doctrines : le conflit des rationalités*
- 2. Quel(s) critères pour fonder une véritable éthique ?*

### **III- CRITIQUES ET HÉRITAGES**

- 1. Sidgwick : une méthode défailante ?*
- 2. Y a-t-il une véritable doctrine « sidgwickienne » ?*
- 3. La redécouverte contemporaine*

## **CONCLUSION**

*Quelle portée, pour quelle œuvre ?*

## **BIBLIOGRAPHIE**

## Un homme engagé, un moraliste

---

Né dans une famille aristocrate-bourgeoise, Henry Sidgwick fait ses études à Rugby et dédie sa vie à l'enseignement, en tant que professeur à l'université de Cambridge. C'était un homme engagé, et il convient de mettre en lumière les éléments remarquables qui ont jalonné son parcours.

Sa carrière connaît une interruption, en 1869, lorsqu'il quitte son poste de maître de conférences : il ne peut pas adhérer aux principes anglicans, et dans un souci de cohérence et d'honnêteté intellectuelle il préfère la démission au mensonge. On crée alors un poste spécialement pour lui, preuve du rayonnement qu'il exerçait sur ses contemporains.

Il fonde la première université pour femmes d'Angleterre, la Newnham Cambridge University, et fait ainsi de l'éducation une de ses priorités. Dans cette perspective il crée l'Université des Travailleurs et démocratise l'enseignement en introduisant les cours par correspondance. Cela relève aussi d'une démarche politique, qui aboutit en 1886, lorsqu'il adhère au *Liberal Unionist Party* (plus tard le *Conservative Party*, mais au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le monde anglo-saxon, le progressisme social appartenait plutôt à la droite – aujourd'hui encore, la frange progressiste de la droite anglo-saxonne a un certain poids).

Il fait aussi preuve d'un intérêt spécial pour la parapsychologie et l'ésotérisme et participe à la création de la *Society for Psychical Research*, dont il est le premier président.

En tant que philosophe, c'est vers la philosophie politique et morale qu'il se tourne. Sans vouloir élaborer de système, il fonde sa réflexion sur la question suivante : qu'est-ce que l'éthique ? « Ce que les êtres humains individuels “doivent” – ou ce qu'il est “juste” – pour eux de faire, ou de chercher à réaliser par des actions volontaires »<sup>1</sup>, dit-il. À partir de là, il va mener une réflexion partant de la « moralité du sens commun » pour aller vers une tentative d'établissement de critères propres à l'action morale. Aussi, il écarte la controverse portant sur le cadre de l'action (action libre *versus* action déterminée) : il s'agit pour lui d'un faux problème.

## I - Une pensée méthodique : constat, critique, résolution

---

### 1. Une morale ou des morales ?

Sidgwick fonde toute sa démarche d'après une observation des comportements des hommes ; cela est en un sens novateur : le philosophe part de « ce qui est » pour tenter

---

1 *The Methods of Ethics*, livre I, Introduction, § 1, p. 1.

d'établir « ce qui devrait être ». C'est ainsi qu'il constate que nous souscrivons, de façon plus ou moins consciente, à trois grands principes moraux ; de cette manière, nous répondrions par l'affirmative aux questions suivantes :

- Suis-je à la recherche de mon propre plaisir ?
- Dois-je me sacrifier pour le bonheur du plus grand nombre ?
- La justice ne doit-elle pas être le critère fondateur de mon action ?

Ces trois propositions correspondent à autant de systèmes moraux *a priori* incompatibles :

- **L'hédonisme égoïste** : la recherche du plus grand plaisir pour soi. Attention toutefois, le terme « égoïste » n'a pas chez le philosophe la nuance péjorative qu'il prend dans l'usage courant. Sidgwick brosse un constat et se garde bien de juger quelque forme de doctrine.
- **L'hédonisme universaliste** : l'utilitarisme dans sa dimension la plus essentielle, à savoir la prévalence du bonheur du plus grand nombre.
- **L'intuitionnisme moral** : la justice doit fonder l'action, l'action morale est l'action juste en ce qu'elle est, d'après Sidgwick, claire, cohérente, et consensuelle. Il s'agit bien d'un « retour à Kant » – le critère de justice doit parachever l'action, une action sans justice ne saurait être morale. C'est ce dernier constat, qu'il puise dans le sens commun, qui amène Sidgwick à nuancer les thèses de Bentham et de Mill.

## **2. Critique de l'utilitarisme classique**

Sidgwick, sans rejeter totalement l'héritage benthamien, montre que le système égoïste de Bentham est incomplet. Il reprend ainsi les critiques déjà formulées à l'encontre du fondateur de l'utilitarisme, dont la suivante : l'accumulation du plaisir chez chacun des hommes ne saurait participer à un bonheur collectif ; bien souvent, le bonheur de tous se constitue grâce au sacrifice que chacun ferait, ou pourrait faire, en s'amputant volontairement d'une partie de son plaisir égoïste – cela l'amène à formuler sa propre définition de l'utilitarisme. L'utilitarisme c'est seulement l'hédonisme universaliste. Ainsi, il écrit : « La différence toutefois entre les propositions (1) que chacun doit suivre son propre bonheur, et (2) que chacun doit suivre le bonheur de tous, est si évidente et manifeste, qu'au lieu d'y insister nous sommes plutôt appelés à expliquer comment les deux en sont arrivées à pouvoir être confondues, ou incluses en quelque manière sous une seule notion. »<sup>2</sup>

---

2 *Ibid.*, Livre IV, chap. I, § 1.

De cette manière il critique, à demi-mot, Mill – dont il se réclame pourtant. D’abord, le grand penseur n’a pas su concilier l’irréductible et nécessaire notion de justice avec la pensée utilitariste, ce qui est très dommageable car, encore une fois, la seule action morale est l’action juste – or, ce à quoi tend la justice, c’est d’après Sidgwick la recherche du plus grand bonheur et du plus grand nombre ; il affirme cela sans pour autant vouloir faire de l’utilitarisme un intuitionnisme : nous n’avons pas su établir de consensus sur la notion de justice, nous ne savons pas ce qui est juste, nous savons ce qui tend vers le juste. Ensuite, Mill, s’il fait du sacrifice de soi l’action humaine la plus noble, évite de se confronter au problème énoncé plus haut – la recommandation du sacrifice personnel ne s’accorde pas avec le comportement de l’homme égoïste. Sidgwick rejette aussi le critère qualitatif établi par Mill en ce qu’il nie les réalités humaines : le choix des plaisirs de l’esprit au détriment de ceux du corps ne va pas de soi, et est l’apanage de l’homme cultivé.

### ***3. Vers un syncrétisme des éthiques ?***

Sidgwick reste néanmoins un penseur utilitariste, et face aux défaillances de la moralité du sens commun – d’un point de vue rationnel, ni l’égoïsme ni l’intuitionnisme ne sont purement valables –, le but est pour lui de prouver que l’utilitarisme est la méthode la plus rationnelle pour construire une éthique cohérente.

Pour cela il faut d’abord montrer que l’utilitarisme est au moins aussi rationnel qu’un comportement égoïste. Le philosophe parle alors en ces termes : « Tout ce qu’un utilitariste peut faire est d’effectuer autant que possible une réconciliation entre ces deux principes, en exposant à l’égoïste les *sanctions* de règles déduites du principe universaliste – c’est-à-dire en montrant les plaisirs et les peines qui peuvent être attendus, pour l’égoïste lui-même, de l’observation ou de la violation de ces règles. Il est évident qu’une telle exposition ne produit aucune tendance à faire du plus grand bonheur du plus grand nombre sa fin ultime, mais n’est rien d’autre qu’un moyen en vue de son propre bonheur. Elle est donc totalement différente d’une *preuve* en faveur de l’hédonisme universaliste. Toutefois, lorsque l’égoïste met en avant, implicitement ou explicitement, la proposition que son bonheur ou plaisir est un bien, non seulement *pour lui*, mais du point de vue de l’univers – en disant que « la nature l’a désigné pour suivre son propre bonheur » – il convient de lui montrer que *son* bonheur ne constitue pas une part plus importante de bien, pris universellement, que le bonheur égal de toute autre personne. Et ainsi, en partant de son propre principe, il peut être conduit à accepter le bonheur ou le plaisir universel comme étant absolument et sans

qualification bien ou désirable.»<sup>3</sup> De cette façon, Sidgwick rationalise l'hédonisme universaliste, et montre, au moins, sa pertinence – mais il avoue aussi par là qu'il lui est impossible d'apporter une preuve valide de la supériorité de l'utilitarisme. En effet, le seul moyen effectif de convaincre l'égoïste de participer au bonheur collectif serait de lui évoquer les sanctions qu'il encourt en refusant de sacrifier son plaisir pour celui de tous – de cette manière on l'encouragerait à être encore plus égoïste en lui recommandant d'agir par calcul, et donc aux antipodes de l'exigence portée par l'hédonisme universel : un sacrifice noble et désintéressé.

Nous pourrions donc légitimement être tentés de fonder un système moral sur un intuitionnisme pur. Sidgwick s'y refuse : nous n'avons pas encore établi de véritable consensus sur ce qu'est la justice et sur les critères de la justice – un système purement intuitionniste serait assez fragile, et, de fait, invalidé et non effectif. Nous devons aussi rappeler que d'après le philosophe, la justice tend par essence au plus grand bonheur du plus grand nombre. *De facto*, donc, le concept de justice trouverait sa résolution pratique dans l'application d'une doctrine utilitariste.

## **II - L'éthique dans l'impasse ?**

---

### ***1. L'impossible réconciliation des doctrines : le conflit des rationalités***

L'auteur constate le fait suivant : notre raison nous amène à juger les actions d'autrui d'un point de vue utilitaire, preuve que nous souscrivons d'une certaine manière à l'hédonisme universaliste ; nous blâmons volontiers celui qui a refusé de partager son repas et de manière courante, la « concession » est prônée comme vertu. Cependant, les faits sont là, nous ne pouvons nous détacher d'un comportement égoïste – c'est ainsi que s'exprime le « conflit des rationalités », un conflit qu'il faudrait surmonter.

On est bien incapable de dire s'il est plus rationnel de chercher son plaisir, ou le bonheur du plus grand nombre ; aussi, on remarque que peu d'hommes sont disposés à un sacrifice absolu – tel qu'énoncé par Mill –, et se limitent aux simples concessions. Or, un comportement moral est à proprement parler un comportement rationnel. Il y a donc là une incompatibilité réelle entre un principe utilitariste rigoureux, et un sens commun plus laxiste. Sidgwick avoue lui-même se tenir ici devant une aporie insoluble.

---

3 *Ibid.*, livre IV, chap. II.

## ***2. La morale : une question d'éducation ?***

D'après Michel Terestchenko nous pourrions dire que l'acte moral n'est pas l'acte rationnel, mais celui porté par le sentiment du devoir, du devoir envers les autres. L'utilitarisme apparaît dans cette perspective être le seul comportement moral valable, voire le seul comportement véritablement moral, dans la définition sémantique qu'en donne Sidgwick.

Il s'agirait plutôt d'inculquer à l'égoïste la notion de devoir – on retrouve là l'importance qu'a donnée Sidgwick à l'éducation tout au long de sa vie, mais aussi une belle illustration de la cohérence du philosophe avec sa doctrine. Cela apparaît cependant comme une tâche insurmontable en ce que nous ne pouvons pas apporter la preuve de la supériorité rationnelle de l'utilitarisme sur l'égoïsme. Le seul concept qui fait autorité dans le domaine de la morale est la rationalité ; or, l'impossible démonstration de la supériorité rationnelle de l'utilitarisme prive la rationalité de toute autorité – et Sidgwick se voit contraint d'affirmer que si certains hommes sont doués d'un sens du devoir, d'autres ne le sont pas. Il fait ainsi un douloureux aveu d'échec.

## ***3. Quel critère pour fonder une véritable éthique ?***

On peut tout de même se demander s'il n'y a pas ne serait-ce qu'une possibilité de fonder une véritable éthique à partir d'un critère spécifique. Si le critère sanctionnel est invalidé puisqu'il relève lui-même d'un comportement égoïste, nous pouvons nous interroger sur la pertinence d'un critère divin.

Le seul moyen de convaincre l'égoïste serait de fonder l'utilitarisme comme doctrine d'essence divine. On pourrait « remettre le poids du devoir sur la sanction divine religieuse »<sup>4</sup>. Cependant, Sidgwick – en proie, il faut le noter, à de grandes crises spirituelles – voit en cela une résolution un peu trop rapide du problème ; il a en effet le souci de ne pas fonder son éthique sur des bases théologiques. Qui plus est, nous sommes bien incapables, d'après l'observation du monde, d'affirmer avec certitude que Dieu est à la fois bienveillant et omnipotent – il nous épargnerait dans ce cas toute souffrance. Sidgwick montre à plusieurs reprises sa croyance en l'existence d'un tel Dieu, mais se refuse à fonder son éthique là-dessus. En effet, il le dit lui-même, cela relève plus d'une intuition personnelle que d'une preuve scientifique et irréfutable.

Ainsi, il fait à nouveau l'aveu d'un échec – aucun critère n'étant suffisamment solide

---

<sup>4</sup> *Methods of Ethics*, p. 504, cité par Ludivine Thiaw-Po-Une.

pour fonder un véritable système moral.

### III - Critiques et héritages

---

#### 1. Sidgwick, une méthode défaillante ?

Guyau, lorsqu'il parle de Sidgwick, évoque « la vieille méthode introspective »<sup>5</sup>. À son avis, la pensée du philosophe se construit sur une vision incomplète de l'éthique. Il faudrait remonter jusqu'aux causes de l'action, et aussi s'intéresser à l'histoire de la morale, pour fonder une éthique complète et valable.

Cette critique manque néanmoins de clarté chez Guyau, qui se contente de reprendre les propos d'Alfred Baratt dans la revue *Mind* sans plus les éclairer – il semblerait que le jeune philosophe rejette la thèse de Sidgwick suite à une lecture rapide de l'ouvrage de ce dernier.

#### 2. Y a-t-il une véritable doctrine « sidgwickienne » ?

Guyau dit ainsi sur Sidgwick : « Critiquer est une marque de force d'esprit ; mais on ne peut s'arrêter dans la critique sans indécision et faiblesse. »<sup>6</sup> L'intéressé lui-même écrivit : « [...] Alors que j'avais démontré sur le papier l'absolue préférabilité d'un complet dévouement de soi, je me retrouve n'y croyant plus [...]. Je mets mon espoir dans quelque progrès religieux et moral, mais je ne lèverai pas le petit doigt pour comprimer le monde dans un système, et il ne semble pas à présent qu'il soit en mesure de s'harmoniser lui-même sans compression »<sup>7</sup>, c'est ce que nous pouvons lire en 1864 dans une de ses correspondances. On peut alors se poser la question de la pertinence de la démarche de Sidgwick : l'aveu de son échec fait-il de lui un philosophe complet, et n'aurait-il pas mieux fait de tenter de construire un système fort, ou au moins de dépasser certaines difficultés ? Cela explique en partie l'oubli dans lequel est tombé Sidgwick dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle – on lui préférerait alors les systèmes complets de ses prédécesseurs.

#### 3. La redécouverte contemporaine

On constate cependant, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et en ce début de XXI<sup>e</sup>

---

5 La critique complète de Jean-Marie Guyau à propos de Sidgwick se trouve dans *La Morale anglaise contemporaine*, p. 143-150.

6 *Ibid.*

7 Cité dans J. B. Schneewind, « Sidgwick and the Cambridge moralists », dans *Essays on Henry Sidgwick*, p. 93, lui-même cité par Michel Terestchenko dans « Henry Sidgwick : le cosmos de la moralité réduit au chaos », *Revue de métaphysique et de morale* (n°41), p. 101-128, P.U.F, 2004.

siècle, un intérêt renouvelé pour Henry Sidgwick, entre autres pour ce qu'il a repris de Bentham. En effet, le philosophe pose lui aussi la question du calcul des plaisirs. Il le fait en ces termes : « Tous les plaisirs inclus dans notre calcul peuvent être comparés quantitativement les uns avec les autres, et avec toutes les peines ; que chaque sensation possède une certaine quantité intensive, positive ou négative (ou, peut-être, égale à zéro), en fonction de son caractère plus ou moins désirable, et que cette quantité peut jusqu'à un certain point être connue, en sorte que chacune peut être au moins grossièrement pesée dans des échelles idéales contre une autre. »<sup>8</sup>

Cette idée du calcul des plaisirs n'est en rien nouvelle, mais elle l'amène à poser une autre question, celle de l'égalité répartition du bonheur parmi les hommes : « Nous avons à ajouter au principe de la recherche du plus grand bonheur en général quelque principe de la juste ou bonne distribution de ce bonheur »<sup>9</sup>. C'est cette idée de *quantum* de bonheur qui intéresse particulièrement Rawls et l'aide à construire les notions de « voile d'ignorance » et d'égalité des chances.

Nous pouvons aussi évoquer les recherches récentes portant sur l'idée de bonheur national en prenant appui sur les conférences données chaque année par l'ONU sur ce sujet. Si ces colloques ne s'inscrivent pas dans une idée de filiation vis-à-vis de la pensée de Sidgwick, il est intéressant de savoir qu'il est un des précurseurs de ce concept.

## Quelle portée, pour quelle œuvre ?

---

Nous pouvons reprocher au philosophe nombre de choses : son indécision, ses imprécisions parfois, et même, de manière plus grave, son incapacité à dépasser les apories produites par la confrontation de différents systèmes entre eux. Cependant, nous ne pouvons que louer la rigueur de l'homme vis-à-vis de sa doctrine. La vie qu'il a menée, et les entreprises qu'il a mises en route sont peut-être la meilleure illustration de la façon dont on peut mettre en œuvre sa pensée. S'il nous laisse face à un choix lourd de conséquences, entre l'hédonisme égoïste et l'hédonisme universaliste, il semble évident que c'est en vertu du second qu'il guide son action : celle d'un homme en avance sur son temps – et les progrès sociaux qu'il a pu impulser même de façon indirecte sont un véritable appui au message qu'il veut porter lorsqu'il écrit : « Sans doute devons-nous sentir encore le désir d'observer en général des règles qui conduisent au bonheur général, non seulement par

---

<sup>8</sup> *Methods of Ethics*, livre IV, chap. I, § 2

<sup>9</sup> *Ibid.*

intérêt personnel, mais également par sympathie et par les sentiments qui protègent le bien-être social »<sup>10</sup>.

En ayant su allier l'hédonisme universel à une vision rénovée de l'exigence de justice, Sidgwick a considérablement modernisé la pensée utilitariste. Nous aurions donc tort de mettre de côté sa pensée, qui trouve aujourd'hui force et actualité, et qui a le mérite d'affronter et de poser les problèmes moraux tels qu'ils peuvent se présenter au quotidien, prenant ses distances avec une démarche de « l'évitement », quitte à perdre en reconnaissance.

---

10 *Methods of Ethics*, p. 508, cité par Ludivine Thiaw-Po-Une.

## BIBLIOGRAPHIE – SITOGRAPHIE

---

Henry Sidgwick, *Methods of Ethics*, Londres, 1874

Michel Terestchenko, « Henry Sidgwick : le cosmos de la moralité réduit au chaos », *Revue de métaphysique et de morale* (n°41), p. 101-128, P.U.F, 2004

Jean-Marie Guyau, *La Morale anglaise contemporaine*, G. Baillière, 1879

Ludivine Thiaw-Po-Une, *Questions d'éthique contemporaine* [en ligne], Stock, 2006

Bart Schultz, *Henry Sidgwick: Eye of the Universe. An Intellectual Biography*, Cambridge University Press, 2004

Philippe Devaux, « Utilitarisme » in *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], <http://www.universalis.fr/encyclopedie/utilitarisme/>